

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N. 177, r. St. Valier.
 { A. JACQUES, Imprimeur. }

CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un Flâneur paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du Flâneur est établi en toutes les promenades, rues et places publiques. On y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le Flâneur, désirent montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la pointe. Toutes communications etc. pourront être laissées chez R. DEVERRY où, l'on peut, entre autres rafraîchissements, acheter le Fantasque.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 10 NOVEMBRE 1838.

No. 41.

Mélanges.

LE COCHER DE COUCOU.

Voilà encore un état qui se perd; les omnibus à heure fixe et les diligences régulières des environs de Paris ont fait le plus grand tort au coucou indépendant. Cependant, il existe encore. Allez sur la place de la Bastille, et vous trouverez quelques coucous qui partent quand ils veulent, et qui viennent ou ne reviennent pas, suivant que la fantaisie leur en prend.

Le coucou est une voiture peu commode, peu élégante, et qui cependant offre beaucoup de charmes. Les voyageurs y sont entassés les uns sur les autres, mais les genoux se touchent; mais les paroles s'échangent mystérieusement dans un coin discret et obscur. Les marquis du dix-huitième siècle fréquentaient beaucoup ces voitures, où ils allaient faire, ce qu'ils appelaient, des passions bourgeois. M. le comte d'Artois affectionnait beaucoup le coucou. Plus d'une fois il laissa de côté son équipage pour prendre place, sous l'aeroutement d'un commis aux aides et gabelles, dans les modestes coucous de Versailles.

Dans nos jours, au moment où tout se régularise et se soumet à une règle absolue, le coucou qui a la force de conserver sa liberté, mérite quelque admiration. Honte à ces coucous pusillanimes qui ont consenti à partir de dix minutes en dix minutes, et qui subissent le joug de la feuille de route pointée au crayon rouge. Mais gloire aux coucous à l'humeur vagabonde, qui n'ont pas désappris les mœurs des anciens jours, et qui, véritables Cosaques de l'armée charretière, errent çà et là, et à leur guise, sur les chemins de banlieue. Nous nous occuperons seulement de ces derniers. Les autres ne sont que des omnibus de troisième ordre et nous paraissent indignes de toute attention.

Le cocher de coucou porte un gilet à la Robespierre, un carrick vert à plusieurs

collets, un pantalon charivari et une casquette indéfinissable. Sa main active n'abandonne jamais le fouet à la longue mèche. Le cou incessamment tendu, il guette la pratique et il devine de l'œil, dans l'allure d'un passant, s'il est à destination pour Sceaux ou pour Vincennes. Le cocher de coucou est prévenant et aimable; il sait trouver des phrases mielleuses pour faire prendre patience aux malheureux qu'il a entassés dans sa voiture, en attendant que le chargement soit complet. Il place les plus pressés dans le fonds afin que leur désir de locomotion se heurte et se brise contre l'obstacle que leur opposent trois ou quatre compagnons de voyage. A peine a-t-il réuni une demi-douzaine de lapins, qu'il pousse son haridelle et se met en route.

Il est debout, comme un triomphateur romain, et fume orgueilleusement sa pipe au nez des conducteurs de *dames blanches*. Rien ne l'effraie, ni les ornières, ni les tas de boue, ni les vallées, ni les montagnes. Il franchit tous les obstacles, avec une imperturbable assurance. En vain, les voyageurs cahotés demandent-ils grâce; il est sourd à leurs cris. Et jamais il n'a assez de victimes; toujours il en appelle à lui de nouvelles. Il en met dans sa voiture, il en met sur sa voiture, il en met sous sa voiture. Il faut toujours qu'il y ait de la place. Le coucou est un gouffre insatiable qui ne rend jamais sa proie.

Le cocher de coucou est un ancien militaire qui a visité Vienne, Berlin, Moscou à la suite du petit caporal. Quand votre figure lui plaît, il veut bien condescendre à vous raconter ses campagnes, avec accompagnement de jurons énergiques et de gascognades de caserne.

Le cocher de coucou boit comme trois Suisses. Il est connu dans tous les cabarets à cinq lieues à la ronde. Il s'arrête à tout moment sous prétexte de donner l'avoine à son cheval et sable un grand verre de vin. Chaque bouchon qui se trouve sur la route est pour lui un relai. Aussi lorsqu'il arrive est-il un peu étourdi; il prétend que c'est le soleil qui lui a tapé sur le cerveau. S'il pleut, il dit que la pluie lui est contraire et qu'elle lui trouble les idées.

Le roi des cochers de coucou est sans contredit le père Klein de Fontenay-sur-Bois. Klein a servi dans les hussards de l'ex-garde, et les rigueurs de la discipline militaire lui ont inspiré une horreur extrême pour la gêne des mouvemens. Si des bourgeois veulent aller à Paris et qu'ils envoient chercher le père Klein, le père Klein leur fait répondre qu'il ne partira que dans une heure. Une heure se passe, le père Klein n'arrive pas. On lui dépêche de nouveau un émissaire; le père Klein fait répondre qu'il lui faut encore une heure, parce qu'il n'a pas déjeuné. Le père Klein déjeûne, embrasse sa femme, bénit ses enfans, caresse son chien, adresse de longues exhortations à sa jument grise, puis sort enfin de sa cour. — Les bourgeois impatientés se sont déjà mis en route et pataugent dans le bois de Vincennes. Le père Klein s'en va droit à Charenton afin de ne pas les rencontrer et de n'être pas forcé, contre son libre arbitre, de les conduire à la Bastille. — Le père Klein est taillé à l'antique. — (*Le Figaro.*)

LE FANTASQUE.

QUEBEC, 10 NOVEMBRE 1838.

ENCORE DE LA REBELLION. — Vraiment la rébellion est à la mode en Canada et la si fameuse expression qui dit que *les choses y vont vite* n'eût jamais plus juste application que dans l'année que nous allons voir finir bientôt, si Dieu nous prête encore quelques semaines de vie. C'est réellement une fort ingénieuse invention que celle de l'éméute pour passer le tems dans un pays aussi triste que celui où nous sommes. Avant les deux derniers hivers, lorsque cette saison arrivait, que les

travaux étaient finis ; que les chemins étaient couverts de boue, puis de neige ; que le ciel était sombre, nuageux, triste et par conséquent ennuyeux ; que chacun était obligé de rester chez soi seul avec ses pensées ou avec sa femme qui grondait, et ses enfans qui jouaient, se battaient puis pleuraient à qui mieux mieux ; que quelquefois les politiques d'un voisinage se rassemblaient autour d'une table tour-à-tour couverte de cartes, de verres, de pipes et de pommes cuites, pour discuter bien inutilement sur les affaires du pays que chacun voulait faire marcher à sa guise et qui n'en allaient pas moins à reculons de la façon du monde la plus opiniâtre et la plus fatigante ; que les jeunes filles et les jeunes garçons dansaient, jouaient de la manière la plus maussade et la plus monotone, toujours au son des tristes instruments et des mêmes airs tant rebattus, chantaient les mêmes vieilles chansons ; que les bonnes mamans se rassemblaient autour de l'insipide poêle, écoutaient en tremblant l'histoire assaisonnée de revenans, de miracles, de mystères, que racontait d'une voix chevrotante et en secouant la tête quelque vieillard qui demandait à de jeunes femmes, oubliées qu'il était des années inscrites aux longues rides de son front, si elles avaient connu les compagnons des jeux de son bas-âge, au grand courroux de ses auditeurs féminins qui lui rappelaient à l'envi que sa carrière tirait à sa fin tandis que la leur commençait à peine ; que ce même vieillard parlait encore, la larme à l'œil et comme d'un chagrin d'hier, des revers de nos ancêtres venus de France, qu'il désigne encore par cette appellation si douce, si simple, si nationale : *nos gens* ! Dieu ! que cela était absurde, monotone, ennuyeux auprès de ce que nous voyons de nos jours ! Maintenant l'hiver est à peine arrivé que notre brave Canadien jette le soc pacifique, endosse l'allure martiale, le fusil, la balle, la poudre ; s'appête à parler politique au bout de la battonnette, argumente à coup de mousquet, le long des grands chemins, derrière un taillis et se dérouille de son long repos en faisant la classe aux bêtes humaines. Au lieu de faire de ces insipides assemblées où quelques prétendus beaux parleurs venaient fatiguer leurs auditeurs qui soufflaient dans leurs doigts, grelotaient et battaient de leurs pieds engourdis le sol vaseux ou durci par les frimats, les habitans passent leur tems et leurs résolutions d'une façon plus pittoresque. C'est le pistolet à la gorge et le couteau sur le sein qu'ils demandent cette infatigable réforme. Avouez que c'est amusant, charmant, récréatif ; en un mot cela fait vite aller les choses.

En effet : tout va vite en Canada maintenant ; depuis le fanfaron qui se dirige en raison inverse du lieu de danger, jusqu'au steamboat qui souffle, sue, étouffe au service de Sa Majesté, et transporte en tous lieux, malgré vent et marée, soldats, canons, bombes, boulets : tout cela pour le plus grand amusement et le plus grand bien de ses vaillants sujets ; jusqu'aux généraux que font marcher, même après dîner, les actifs fabricans de fausses-nouvelles ; jusqu'au garçon journaliste qui épie la dernière information, la happe et, en chien fidèle, zélé, exercé, la rapporte en léchant les pieds de son maître, qui en fait un valeureux paragraphe, au titre couvert de SANG, et qui condamne du sein de sa plume, à la mort la plus terrible, la plus prompte, tous les ennemis de l'Etat, c'est-à-dire tous ceux qui n'admirent point sa flexibilité, ni la haine dont il s'engraisse et qu'il sue à chaque mouvement ; jusqu'au trouper qui se hâte lentement et en bête de somme vers la gloire ou vers une ignoble tombe ; jusqu'à l'erragé rebelle qui, l'écume aux dents, le désespoir au cœur, se jette au carnage comme dans l'abîme où git sa dernière espérance où il devra s'engloutir en y entraînant peut-être ses frères qu'il croit sauver par le sacrifice ; jusqu'au guichetier qui use ses verroux, sa clé et les clous de ses souliers à recevoir d'un air peu courtois ceux qu'a ternis un souffle envieux et souvent calomniateur ; jusqu'au magistrat qui perd le repos pour celui de l'empire ; jusqu'à l'homme-en-chef qui agit toujours d'après les ordres qui lui sont donnés, d'une manière juste, impartiale, noble et digne des plus hautes récompenses ; jusqu'aux hommes mais chut ! ne disons rien de ceux-

là ; car même si j'en faisais l'éloge le public aurait la malignité de prétendre que je veux leur jeter du ridicule et exciter le mépris public, tandis que je ne saurais consciencieusement faire que justement l'opposé. Ainsi, tenez vous le pour dit, si vous voyez jeter par inadvertance le blâme ou le ridicule sur aucun objet du gouvernement ou sur rien qui lui soit attaché le moins du monde, prenez les choses au rebours, non pas au rebours du bon sens, mais à celui du mauvais sens ; car, je vous le répète pour la seconde et dernière fois, je n'ai que de bénignes intentions, je suis plus tory que Lord Wellington puisque je cumule presque tous les emplois, plus monarchique, plus despotique que la reine puisque je me représente tout seul, plus véritablement loyal enfin que Mr. Young puisque je ne suis presque pas payé en sorte qu'on ne pourra point m'appeler esclave, mercenaire, shirre et tous ces joli noms que la foule aveugle jette, sans distinction, aux hommes en pouvoir et j'en suis un, car, sans me flatter, la presse la plus rouillée, la plus démantelée, la plus criarde est un pouvoir redoutable aux yeux de quelques uns. — Quant à moi je répudie toute accusation de radicalisme comme on l'entend vulgairement ; je professe ici mon vif éloignement de toute doctrine qui tendrait au républicanisme ; je n'admets point même la république des lettres dont Napoléon, ce diable de tyran, admettait et reconnaissait le titre, et je regarde l'égalité comme le plus absurde système qui se soit jamais imaginé. Ne serait-il pas affreux pour moi, par exemple, quelque modeste que je sois d'ailleurs, de me voir classé, pour la bêtise, avec les stupides éditeurs du Herald et du Transcript qui se pavant orgueilleusement en félicitant l'empire des lettres de les posséder dans son sein. Vous devez être convaincus maintenant, vous les plus chatouilleux, les plus scrupuleux d'entre mes lei teurs que j'abhorre l'égalité, que j'adore l'aristocratie, que j'en raffole, de celle des talens surtout, comme celle qu'on voit briller au milieu de nous, en un mot mais au diable les digressions — revenons à notre chère émeute.

Vraiment, chers lecteurs, je crois que vous ne pourrez vous empêcher de crier avec moi, vive la rébellion ; elle fait passer le tems ! Maintenant lorsqu'on s'ennuiera dans ce pays, vite, au moyen d'une bonne petite émeute, on pourra satisfaire tout le monde ; chacun se frottera les mains de plaisir, l'espoir luira dans tous les yeux, chaque citoyen fera son cri, chaque magistrat son gloussement.

Les patriotes, pensant aux réformes justes ou à autre chose se frotteront les mains en s'écriant : *Cette fois-ci nous les tenons !*

Les tories pensant aux patriotes, c'est-à-dire à des rebelles à leur souverain, ou bien à des privilèges exclusifs, se frotteront les mains en s'écriant : *Cette fois-ci nous les tenons !*

Les volontaires pensant à la paie, à la ration, à la gratification, à la décoration, aux galons, à la pension, (et point du tout aux horions) se frotteront les mains en s'écriant : *Cette fois-ci nous les tenons !*

Les hommes-mathématiques en regardant avec orgueil et complaisance les pistolets qui ornent leur ceinture, le sabre qui orne leur côté, le fusil, la baïonnette et la giberne qui protègent leurs épaules, se frotteront les pattes et s'écrieront, avec le plus insignifiant de tous les journaux : tuidieu ! que nous avons l'air militaire ! allons, *Cette fois-ci nous les tenons !*

Les éditeurs, qui n'auraient pas la contradiction et qui trouvent délicate la méthode d'argumenter et d'injurier tout seuls, abandonneront un instant leur fiel, feront une abominable grimace qu'ils croiront un sourire malin, penseront aux grands évènements que leur haute science avait prédits et se frotteront les griffes en s'écriant : *Cette fois-ci nous les tenons !*

Les insigulians profiteront de l'absence ou de la captivité des préférés pour faire les papillons auprès des dames et demoiselles coquettement esquivées, agréablement éplorées ; ils feront la roue, le gros dos, les saquins, les braves, les défenseurs et protecteurs de la beauté craintive, s'écrieront en s'admirant d'un air inconcevable et en se caressant le menton : *Cette fois-ci nous les tenons !*

Les valeureux héros, officiers-généraux, officiers, sous-officiers ou soldats contempleront glorieusement les champs de bataille jonchés des cadavres de leurs ennemis, penseront à leurs épouses peut-être inconsolables, et s'écrieront, en passant une main inquiète sur leur front : *Cette fois-ci nous les tenons !*

Enfin il n'est pas jusqu'aux chercheurs de ministères en Angleterre et par ricochet leurs amis, protégés, sous-protégés, amis des sous-protégés, et partisans des amis des sous-protégés des protégés des amis des ambitieux de portefeuilles qui, peu inquiets de l'argent, des larmes et du sang répandus, ne s'écrieront en se frottant les mains, les yeux, le gousset, les jambes, selon leur grade, leur espérance ou leur surprise : *Cette fois-ci nous les tenons !*

Il me semble vous en avoir assez dit pour vous faire sentir tout ce qu'il y a de charmant dans une révolte et pour vous en faire venir l'eau à la bouche. Maintenant voulez-vous que je vous donne la recette pour en avoir une soignée ? Prenez un grand pays, peuplez-le de gens tranquilles qui ne demandent qu'à naître, manger, dormir, se marier, vivre, mourir, etc., comme leurs grand's papas et leurs grand's mamans ; envoyez-y et tâchez d'y naturaliser cette petite espèce d'animaux rampans du genre des sangsues qu'on appelle en latin de cuisine : argentidupeplivores, et en langue naturelle paier, boujeteerogue, qui se trouvent en grande quantité sur une île barbare peuplée par des juifs et que l'on croit généralement située au dernier degré de lassitude.

Lorsque vous avez une bonne provision de ces bêtes qui ont plus de mille pieds, plus de mille griffes, plus de mille gueules et chez qui les plus habiles anatomistes n'ont pas su découvrir un cœur, vous les placez au milieu des ces pauvres gens dont je vous ai parlé plus haut ; ils ne tardent pas à se multiplier rapidement comme tous les animaux nuisibles, à ronger, ronger jusqu'à ce qu'ils ne reste plus aux victimes que la peau pour se couvrir, les os pour se porter, des yeux pour pleurer et des pierres pour se casser le cou, quand les affamés arrivent à la moelle, oh ! va foi la douleur est trop forte des cris échappent ; vite on veut vous baillonner. Les impatientes gens qui finissent par se gratter un peu rudement : leurs doigts trop actifs écrasent quelques uns des imprudents ! Alors on crie qu'il y a maladie et l'on s'en va au loin chercher un célèbre docteur-médecin-chirurgien connu par le monde sous le sobriquet russe de Dépitantirkoff que les poètes ont traduit en français par *dure-âme* ; sobriquet que lui valut son effronterie et la fermeté de son caractère ; il s'empresse, arrive, tâte le pouls, met la main sur la conscience qu'il n'a point, lève les yeux au ciel auquel il ne croit point et finit par y perdre son latin qu'il n'a jamais su. Après avoir roulé des yeux savants et cherché long-tems un remède dans la tête de ses domestiques il déclare que le seul moyen de guérir le pauvre peuple était de le débarrasser de sa présence. Il s'en va donc en toute hâte, aussi effrayé des patients qu'il était venu soigner, que de la vermine qui les dévorait. Mais cela ne fait le compte de personne et à peine a-t-il disparu que les gens qui avaient eu un moment de relâche pendant sa visite se ruerent, se roulerent, écumèrent en vrais désespérés, en vrais possédés et il ne faudrait plus maintenant pour opérer leur cure que le miracle de Notre Seigneur pour chasser de leurs corps le démon qui ne manquerait point de pourceaux pour se loger et qui, à leur tour, ne manqueraient point de lacs où se précipiter.

Voilà chers lecteurs l'état où se trouve la Pologne ! aussi ne faut-il point s'étonner de voir les journaux remplis de conspirations découvertes et à découvrir. Espérons donc qu'avec l'aide de Dieu et de leur bonne cause les braves Polonais ne tarderont pas à se débarrasser de cette puissante, redoutable ennemie de la Grande Bretagne, que l'on nomme Russie. D'après un ukase de l'autocrate de toutes les Russies il a été décrété que la langue polonaise était abolie ; ainsi, Canadiens, comparez cette situation avec la votre et voyez combien vous devez vous féliciter de vous trouver sous la bénigne domination de la belle Angleterre. Confondus avec ses justes et valeureux enfants, vous saurez sans doute estimer à leur juste valeur ces hommes

qui par une ardeur mal dirigée, par des efforts frénétiques et maniaques, vous entraînent dans un abîme sans fond et qui croyant sans doute vous tirer hors d'un danger vous plongent dans un autre et vous laissent, pour ainsi dire, entre deux chaises le col par terre.

Quant à moi je déclare que je ne me révolte plus que contre les créanciers et les débiteurs; gens que je hais autant les uns que les autres car si les uns me permettent de fumer sans payer mon tabac les autres me font fumer sans tabac. Je garde bien encore une furieuse dent à lord Durham qui n'a pas invité à l'aller voir en Angleterre, comme il l'a fait aux représentants de la presse de Québec, et je ne lui pardonne qu'à condition qu'il pacifiera le ministère comme il a pacifié le Canada.

Je le répète néanmoins révoltez-vous, révoltez-vous; vous ne risquez que votre tête ce qui veut dire pour un grand nombre qu'on n'y risque rien du tout; et la gloire qu'on en retire vaut bien le sang que l'on répand, surtout si l'on prend soin d'éviter les coups de sabres, de passer entre les balles et d'attrapper les boulets dans son chapeau.

J'ajouterais bien encore quelque chose, mais depuis que la délation est en hausse il faut se garder de toute allusion même la plus innocente; car puisqu'on jeta ce docte Galilée en prison pour avoir annoncé que la terre tournait autour du soleil, et la lune autour de la terre, on pourrait bien m'y jeter, moi, si je disais que la tête des constitutionnels tourne autour de celle du gouvernement qui tourne autour de la raison.



Parceque le turbulent district de Montréal se plaît à faire ses farces il faut que les aimables citoyens de l'excellente, de la pacifique, de la loyale ville de Québec souffrent toutes sortes d'avaries en expiation des fredaines de leurs déloyaux cousins du haut du fleuve. On dirait que les autorités inciviles et militaires veulent se venger sur nous des déboires qu'elles éprouvent de leur part et pouvoit chanter ici une victoire que personne ne songe à leur disputer. D'abord parcequ'on a une citadelle qui passe pour imprenable pour les vaisseaux de guerre vu qu'elle est perchée sur un roc à pic à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer, et que néanmoins des prisonniers de guerre ont eu la déloyauté de s'en échapper sans en avertir les autorités compétentes; on vous fouille, brise, persécute, couvents, maisons, individus; la circulation libre des citoyens est interdite, on place des factionnaires à votre porte qui comptent les amis qui vous visitent et épient vos actions; vous êtes forcé de rentrer à une heure où chacun se délassé encore par la fréquentation amicale, au risque de coucher à la rue, au corps de garde ou en prison. Parceque Montréal s'émancipe vous êtes autant d'esclaves; vous ne pouvez sortir sans rencontrer un homme de police, armé jusqu'au dents et qui ne demanderait rien de plus favorable qu'un quiproquo qui lui servirait de prétexte pour vous étendre raide à ses pieds et pour faire preuve par là de bravoure et de dévouement; il est vrai que vous aurez eu avant de mourir la consolation de prendre son numéro. Puis chaque matin on récrée vos oreilles de nouvelles que vous ne pouvez croire parcequ'elles ne vous arrivent que par canal officiel; puis si vous rencontrez quelque connaissance qui vous arrête et vous parle dans la rue, on interrompt rudement les épanchements de l'amitié en vous criant de parler anglais ou de passer votre chemin; puis on vous empêche d'aller faire vos affaires le long du fleuve, dans la crainte sans doute que vous n'alliez rejoindre les rebelles qui cependant sont tous tués, dispersés ou emprisonnés; puis on vous apprend qu'un mandat d'amener est lancé contre votre ami, votre parent et contre vous-même; et l'on vous prive de ces chères gardes dont les scènes journalières d'ivrognerie vous valaient la bonne comédie anglaise. En un mot je ne vois qu'une consolation à tant de calamités, c'est qu'on va vous rendre les volontaires dont les tournures grotesques et l'air burlesquement martial pourront vous procurer quelques heures de

récréation au milieu de la stupeur générale. Nous ferons ensemble, s'il plaît à Dieu, une visite à ces braves et aimables volontaires.

Nous allons mettre bientôt sous presse un ouvrage curieux qui sera livré au public aussitôt que la liberté de la presse sera garantie en Canada. Il consistera en Neuf-cent quatre-vingt-dix-neuf volumes, grand *in-folio*, et sera un recueil de tous les faux-bruits repandus à Québec durant la rébellion; auxquels on ajoutera mille et deux volumes renfermant toutes les folies, absurdités, erreurs, corruptions, injustices de ce qu'on ne nomme pas aujourd'hui, vu que c'est sacré dans tous les cœurs.

Les arrestations se multiplient rapidement à Montréal; mais parmi les incarcérés on voit les personnes dont on ne peut guère s'expliquer le crime. Les journaux anglais, qui ont carte blanche et qui nagent dans l'encre et dans le sang, par le tems qui court, en donnent la solution en disant que c'est par mesure de sûreté! Admirable vraiment. On devrait aussi par mesure de sûreté abattre toutes les maisons qui dans leur chute écraseraient leurs habitans; tuer tous les chevaux qui en ruant pourraient casser les jambes, brûler tous les Steamboats qui en éclatant pourraient échauder, vider toutes les mers où l'on pourrait se noyer, et surtout étouffer tous les élitiers hydrophobes dont la morsure est non seulement mortelle mais aussi contagieuse, rend enragé et fait mordre. Vraiment ces journaux soulevaient la bile s'ils ne soulevaient le cœur.

Au nombre des arrestations nous voyons avec étonnement celle de Mr. Phelan, ancien éditeur de la *Minerve*, puis du *Temps* et de la *Quotidienne*; vraiment ce monsieur a droit à des couronnes civiques: en défendant sa patrie il eut trois journaux tués sous lui.

Si l'on en croit nos journaux alarmistes il existe sur les frontières, dans les campagnes et même au sein de nos villes des sociétés secrètes dont les membres sont liés par serment. Quant à moi je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, en faire partie, car une fois embarqué dans ces sociétés mystérieuses votre existence ne tient plus qu'à un fil — le fil de la langue! et il y a tant d'hommes qui sont femmes!

STATISTIQUE.

Un homme de police est posté à chaque porte de la ville, un carnet et un crayon à la main, marquant sérieusement toute personne, oiseau, quadrupède ou poisson qui entre dans la ville ou qui en sort. Nous pensons que c'est pour en faire un recensement ou table statistique. Chaque fois que passe Mr. Symes il compte deux, et l'on marque par conséquent deux croix à la colonne des ânes. On a découvert par un tableau comparatif que la porte de la Basse-Ville est celle par où passent le plus de gueux et de chevaux; celle du Palais celle que traversent le plus d'esclaves et la porte St. Jean celle où il passe le plus de monde. La porte St. Louis a la palme des dindons, des canards, des pigeons, des oies, de la volaille en général et des bêtes à cornes. Hier au soir on a trouvé qu'il était sorti 7,634 personnes et qu'il n'en était rentré que 7,630, d'où l'on a conclu que quatre personnes avaient dû enfreindre les réglemens de police qui veulent que chacun couche chez soi. On a de suite dépêché Mr. McCord à Halifax pour annoncer ce fait important et pour faire monter un régiment à Québec, vu que l'on a besoin à Montréal des gardes pour garder les prisonniers politiques. On parle aussi d'y envoyer la citadelle de Québec vu que les prisons de Montréal ne sont pas assez sûres pour permettre de renfermer en liberté les accusés.

A propos de ces *ignorants* Canadiens (comme dit le tout séduisant Ohs. Buller) nous nous rappelons un petit fait qui montre la mesure des connaissances générales de la classe essentiellement éduquée. On présentait à un *savant* anglais de notre ville, homme qui se trouverait profondément offensé si on lui faisait entendre qu'il est un ignorant ; on lui présentait, oisons-nous, la liste de souscription à un ouvrage écrit par un de ces *ignorants* Canadiens et intitulé *l'influence d'un livre, roman historique*, "D—that book," répondit sérieusement notre érudit de l'air du monde le plus capable, "I have read it a hundred times in Arytoast, *Influence of the liver on roman history* ! ! ! !" ("Au diable ce livre je l'ai lu cent fois dans Airtoste : l'Influence du foie sur l'histoire Romaine !")

Comme quoi l'on s'entend fort bien au Canada. Deux jeunes filles du peuple marchaient prestement l'autre jour, s'en retournant chez elles, lorsque deux *messieurs* les suivaient d'assez près en jurant fort haut, tenant une conversation en forme de querelle ce qui faisait supposer que l'on n'avait pas trouvé au fond du verre l'oubli des mots ni des injures ; ils assaisonnaient leurs discours des ornements obligés : *D—canadians* etc. L'une des jeunes filles dit à l'autre : Tiens, quant à moi je ne me marierai jamais qu'avec un anglais, tu vois comme ils se querellent à propos des *damés canadiennes*.

[Communication.]

Stal nominis umbra.

—Buller, j'ai fait un mauvais rêve, nous ne visiterons pas les loyaux des Trois-Rivières—dit lord Durham, avant son départ pour le Haut-Canada,

—C'est fâcheux, milord, car l'on dit les loyaux en grand nombre, il y a aussi des volontaires, des honorables et des robes de soie.

—Cela se peut mon cher Buller, mais je ne me risquerai pas je tiens pour bon l'avertissement que j'ai reçu, et le voici—"n'arrêtez pas longtemps devant la ville des Trois-Rivières, mais surtout n'y débarquez pas—car il n'y a dans cette ville que le nombre de justes qu'il faut pour l'empêcher d'épronver le sort de Sodome, vous détruiriez l'équilibre, et mettriez fin à votre mission."

—Hélas, dit Buller, ce que c'est que de nous !

Le départ du méchant rend les bons joyeux.—Grande joie dans le comté de Nicolet—réjouissance—*Te Deum*. Luc Cressé part pour les Etats-Unis, où tous les mauvais sujets, vivent comme le poisson dans l'eau.

LE DEPART DE LA PETITE SAVOYARDE.

Tu vas quitter notre montagne
Pour t'en aller bien loin, hélas !
Et moi ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas.
L'enfant que le Ciel vous envoie
Vous le gardez, gens de Paris :
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays,
En lui disant : adieu !
A la grâce de Dieu !

Tu commences ton voyage - - -
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière :

La prière donne du cœur,
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.
Vas mon enfant, adieu !
A la grâce de Dieu !

Elle s'en va, douce exilée,
Gagner son pain sous d'autres cieus
Long-tems, long-tems dans la vallée
La mère la suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus sa fille pour témoin
Elle pleura, la pauvre mère,
L'enfant qui lui disait de loin,
Ma bonne mère, adieu !
A la grâce de Dieu !